

Photocopie corrigée ++ -
- Manque p 12.

000006

(VI)

[6] Séminaire du 9 janvier 1957 - Cas de l'homosexualité de Freud - la femme et Φ - parassisme et symbolique.

Nous allons faire aujourd'hui un saut dans un problème que, si nous avions procédé pas à pas, nous aurions dû normalement rencontrer beaucoup plus avant dans notre discours, c'est celui de la "perversion", la plus problématique qui soit dans la perspective de l'analyse, à savoir de l'homosexualité féminine.

Pourquoi procéderai-je ainsi ? Je dirais qu'il y a là-dedans une ^{ie} part de contingence ; il est certain que nous ne pourrions pas procéder cette année à un examen de la relation d'objet, sans rencontrer l'objet féminin, et vous savez que le problème n'est pas tellement de savoir comment nous rencontrons l'objet féminin dans l'analyse, là-dessus l'analyse nous en donne assez pour nous édifier quand le Sujet de cette rencontre n'est pas naturel. Je vous l'ai assez montré dans la première partie de ces séminaires du trimestre dernier, en vous rappelant que

Bien d'accord
que tout ce
passage : l'obj.
est autre "...
cf. même
probl.
(ou ?).

Le sujet féminin est toujours appelé dans sa rencontre, une sorte de retrouvaille qui le place d'emblée par rapport à l'homme, dans cette ambiguïté des rapports naturels et des rapports symboliques, qui est bien ce dans quoi j'essaye de vous démontrer toute la dimension analytique.

Le problème est assurément de savoir ce que l'objet féminin en pense, et ce que l'objet féminin en pense c'est encore moins naturel que la façon dont le sujet masculin l'aborde. ^{Ce} que l'objet féminin en pense, à savoir quel est son chemin depuis ses premières approches de l'objet naturel et primordial du désir, à savoir le sein maternel. Comment l'objet féminin entre dans cette dialectique ? Ce n'est pas pour rien que je l'appelle aujourd'hui "objet", il est clair qu'il doit entrer à quel moment en fonction, cet objet, seulement il prend cette position fort peu naturelle d'objet, puisque c'est une position au second degré qui a l'intérêt à se qualifier comme telle que parce que c'est une position qui est prise par un sujet.

L'homosexualité féminine a pris dans toute l'analyse une valeur particulièrement exemplaire dans ce qu'elle a pu révéler des étapes, du cheminement, et des arrêts dans ce cheminement, qui peuvent marquer le destin de la femme dans ce rapport naturel, biologique au départ, mais qui ^[ne] ~~peut~~ ^{peut} porter sur le plan symbolique, sur le plan

Choix

1925

Φ

de l'assomption à ce Sujet en tant qu'il est pris lui-même dans la chaîne symbolique. C'est bien là qu'il s'agit de la femme, et c'est bien dans toute la mesure où elle a à faire son choix qui doit, par quelque côté que se soit, être, comme l'expérience analytique nous l'apprend, un compromis entre ce qui est à atteindre et ce qui n'a pas pu être atteint. Que l'homosexualité féminine se rencontre chaque fois que la discussion s'établit sur le sujet des étapes que la femme a à remplir dans son achèvement symbolique, ceci doit mener pendant cet intervalle à épuiser un certain nombre de textes, notamment ceux qui s'étagent pour ce qui est de Freud, entre 1925, que vous pouvez noter comme la date de son article sur "l'organisation génitale infantile" où il pose comme un principe le primat de l'assomption falique comme étant à la fin de la phase infantile de la sexualité, d'une phase typique pour le garçon comme pour la fille, l'organisation génitale est atteinte pour l'un comme pour l'autre, mais sur un type qui fait de la possession ou de la non possession du phallus l'élément différentiel primordial dans lequel à ce niveau l'organisation génitale s'oppose, des sexes. Il n'y a pas à ce moment, nous dit Freud, de réalisation du mâle et de la femelle, mais de ce qui est pourvu de l'attribut phalique, et ce qui en était dépourvu est considéré comme équivalent à castré. Et j'ajoute pour bien préciser sa

entre "u" et "v"
c'est F. qui
parle
2
11
11

pensée, que cette organisation est la formule d'un stade
essentielle et terminale de la première phase de la sexualité
infantile, celle qui s'achève à l'entrée de la période de latence. Je précise la pensée : c'est que ceci
est fondé sur l'un comme sur l'autre sexe, sur une mal-
donne, et cette maldonne est fondée sur l'ignorance - il
ne s'agit pas de méconnaissance mais d'ignorance - du rôle
fécondant de la semence masculine, et de l'autre côté
de l'existence comme tel de l'organe féminin.

Ce sont des affirmations absolument énormes, et qui
demandent pour être comprises une exégèse, car nous ne
pouvons pas ^{nous} trouver là en présence de quelque chose qui
puisse être pris au niveau de l'expérience réelle; je veux
dire que comme l'ont soulevé, d'ailleurs dans la plus grande
confusion, les auteurs qui à partir de là sont entrés en
action à la suite de cette affirmation de Freud, un très
grand nombre de faits montrent que sur un certain nombre
de plans vécus, toutes sortes de choses admettent que se
révèle la présence, sinon du rôle réel, mâle, dans l'acte
de la procréation, assurément de l'existence de l'organe
féminin, au moins dans la femme elle-même. Qu'il y ait
dans l'expérience précoce de la petite fille quelque chose
qui corresponde à la localisation vaginale, qu'il y
ait des érections, voire même une masturbation vaginale
précoce, je crois que c'est ce qui ne peut guère être con-

testé, au moins comme étant réalisée dans un certain nombre de cas, et on part de savoir si effectivement c'est à l'existence du clitoris que doit être attribuée cette prédominance de la phase phallique, si c'est du fait, ou comme on le dit, la libido - faisons de ce terme le synonyme de toute espèce d'expérience érogène - est primitivement et exclusivement à l'origine concentré sur le clitoris, et si ce ne peut être qu'à la suite d'un déplacement qui doit être long et pénible, et qui nécessite tout un long détour.

Je crois qu'assurément ce ne peut pas être dans ces termes que peut être comprise l'affirmation de Freud. Trop de faits d'ailleurs confus, permettent là-dessus d'élever toutes sortes d'objections. Je ne fais allusion qu'à l'une d'entre elles en vous rappelant que nous devons admettre, si nous voulons concevoir d'une façon qui paraît exiger^{ée} par un certain nombre de prémisses qui sont justement ces prémisses réalistes qui considèrent que toute espèce de méconnaissance suppose dans l'inconscient une certaine connaissance de la coaptation des deux sexes, qu'il ne saurait y avoir chez la fille cette prévalence précisément de l'organe qui ne lui appartient pas comme tel et en propre, que sur le fond d'une certaine dénégarion de l'existence du vagin, et qu'il s'agit d'en rendre compte. C'est à partir de ces hypothèses admises

comme à priori que la fille s'efforce de retrouver une
genèse de ce terme fétal. Chez la fille nous entrerons
dans le détail et nous verrons cette sorte de nécessité
empruntée à un certain nombre de prémisses, en partie
exprimées d'ailleurs par l'auteur lui-même, et il montre
bien que par l'incertitude même du fait dernier auquel
elle se rapporte, car les faits sur lesquels elle s'appuie,
cette primordiale expérience de l'organe vaginal, sont
très prudents, même réservés. Il ne s'agit bien chez elle
que d'une sorte de reconstruction exigée par des prémisses
qui sont des prémisses théoriques qui relèvent précisément
d'une fausse voie dans la façon dont il convient de com-
prendre l'affirmation de Freud fondée sur son expérience,
avancée par lui d'ailleurs avec prudence, voire cette part
d'incertitude qui est si caractéristique de sa présenta-
tion de cette découverte, mais qui n'en est pas moins
affirmée comme primordiale, et même comme devant être prise
comme point fixe, comme pivot autour duquel l'interpré-
tation théorique elle-même doit se développer.

C'est ce que nous allons essayer de faire à partir
de cette affirmation paradoxale sur le terme du phalli-
cisme, entre ces affirmations de Freud au point de son
œuvre où elles se produisent, et les prolongements qu'il
lui donne quand huit ans plus tard, en 1931, il écrit sur
la sexualité féminine une chose encore plus énorme. Dans

l'intervalle une discussion extrêmement active et une moissons de spéculations, surtout que le fait est rapporté par [Deutsch?] et par Jones. Aussi, et il y a là tout un véritable magma d'approximations qui est bien celui auquel j'ai dû me dévouer pendant ces vacances, et dont je dirais qu'il m'a paru extrêmement difficile, sans le fausser, d'en rendre compte, parce que ce qui la caractérise est assurément son caractère immaîtrisé.

6-14?
6-8.
Nous allons voir à épuiser ce caractère profondément immaîtrisé, des catégories mises en jeu, et pour en rendre compte et se faire entendre il n'y a pas moyen de procéder autrement qu'en le maîtrisant, et le maîtriser c'est déjà le changer complètement d'axe et de nature, et c'est quelque chose qui même jusqu'à un certain point, ne peut pas donner véritablement une juste perspective de ce dont il s'agit, car se caractériser est vraiment essentiel à tout ce problème, il est vraiment corrélatif de ce qui est ici le second but de notre examen théorique de cette année : nous montrer comment parallèlement et inflexiblement la pratique analytique elle-même s'engage dans une déviation immaîtrisable. Et je dirais qu'une fois de plus, pour revenir à cette incidence précise qui fait l'objet de ce qui, si je vous expose au milieu de tout cet amas de faits, il m'apparaissait ce matin qu'il pouvait être retenu comme une sorte d'image exemplaire

ce petit fait simplement recueilli au cours d'un de ces articles, il s'agit de quelque chose d'admis par tous, c'est que pour la petite fille au début de cette évolution et ~~au moment~~ où elle entre dans l'oedipe, c'est bien comme substitut de ce phallus manquant qu'elle se met à désirer un enfant du père. Et l'un de ces auteurs citait comme exemple une analyse d'enfant, et pour montrer combien il y a là quelque chose qui peut entrer en jeu avec une incidence présente dans la précipitation du mouvement de l'oedipe, à savoir que la déception de ne pas recevoir un enfant du père est quelque chose qui va jouer un rôle essentiel pour faire revenir la petite fille de ce dans quoi elle est entrée, dans l'oedipe, à savoir par ce chemin paradoxal d'abord de [l'identification au père, pour qu'elle reprenne la position féminine - tous les auteurs en principe l'admettent - par la voie de cette privation de l'enfant désiré du père, et exemplifiant ce mouvement qui nous est donné comme étant toujours essentiellement inconscient, par un cas où en somme une analyse avait permis à une enfant de mettre au jour cette image de la petite fille qui, d'avoir été en cours d'analyse et se trouvant avoir de ce fait plus de lumières qu'une autre sur ce qui se passait dans son inconscient, se levait tous les matins à la suite de quelque éclaircissement, en demandant si le petit enfant du père était arrivé,

et si c'était pour aujourd'hui ou pour demain. Et c'est avec colère et des pleurs qu'elle le demandait chaque matin.

Cet exemple me paraît une fois de plus exemplaire de ce dont il s'agit dans cette déviation de la pratique analytique qui est celle qui est là toujours accompagnement de notre exploration théorique cette année, concernant la relation d'objet, car à la vérité nous touchons là du doigt la façon dont un certain mode de comprendre, d'attaquer les frustrations est quelque chose qui dans la réalité, mène l'analyse à un mode d'intervention dont les effets, non seulement peuvent apparaître douteux, mais manifestement à l'opposé de ce qui est en jeu dans ce qu'on peut appeler le procès de l'interprétation analytique. Il est tout à fait clair que la notion que nous pouvons avoir qu'à un moment donné dans l'évolution, l'enfant apparaisse comme [objet imaginaire,] comme substitut de ce phallus manquant qui joue dans l'évolution de la petite fille un rôle essentiel, est quelque chose qui n'a littéralement d'intérêt, qui ne peut être mis en jeu légitimement pour autant qu'ultérieurement, ou même à une étape contemporaine, l'enfant, le sujet a affaire à lui, entre dans le

X jeu d'une série de résonances symboliques qui vont intéresser dans le passé, qui vont mettre en jeu ce que l'enfant

X a expérimenté à l'état ^{étape} phallique, à savoir tout ce qui peut être lié pour lui de réactions possessives ou destructives

après-
coup.

au moment de la crise falique, avec ce qu'elle comporte de véritablement problématique dans l'étape de l'enfance à laquelle elle correspond. C'est en somme après coup que tout ce qui se rapporte à cette prévalence ou prédominance du phallus à une étape de l'évolution de l'enfant, prendra ces incidences, et pour autant qu'il entre dans la nécessité à tel ou tel moment de symboliser quelque événement qui arrivera, soit la venue tardive d'un enfant pour quelqu'un qui est en relation immédiate avec l'enfant, ou bien pour le sujet effectivement la question de possession de l'enfant, la question de sa propre maternité se posera. Mais que faire intervenir, si ce n'est à ce moment ou au moment où cela se produit, non pas quelque chose qui intervient dans la structuration symbolique du sujet, mais dans un certain rapport de substitution imaginaire précipité à ce moment là par la parole dans le plan symbolique, ce qui à ce moment là est vécu d'une façon toute différente par l'enfant ? C'est lui donner en quelque sorte déjà la sanction d'une organisation, l'introduction dans une sorte de légitimité qui littéralement consacre la frustration comme telle, l'instaure au centre de l'expérience, alors qu'elle n'est légitimement introduite comme frustration ^{une} si elle s'est passée effectivement au niveau de l'inconscient, comme la théorie juste nous le dit. Cette frustration n'est

qu'un moment évanouissant, et aussi un moment qui n'est pas
d'importance et de fonction que pour nous, analystes,
sur un plan purement théorique d'articulation de ce qui
s'est passé. Sa réalisation par le sujet est par défini-
tion exclue, parce qu'elle est extraordinairement insta-
ble. Elle n'a d'importance et d'intérêt que pour autant
qu'elle débouche dans quelque chose d'autre qui est l'un
ou l'autre de ces deux plans que je vous ai distingués,
de la frustration et de la castration, celui de la castra-
tion n'étant rien d'autre que ce qui instaure justement
dans son ordre vrai la nécessité de cette frustration,
ce qui la transcende et l'instaure dans quelque chose qui
est une loi qui lui donne une autre valeur, et ce qui de
là d'ailleurs, consacre l'existence de la privation parce
que sur le plan réel aucune espèce d'idée de privation
n'est concevable. L'idée de privation n'est concevable que
pour un être qui articule quelque chose dans le plan sym-
bolique, et c'est uniquement à partir de là qu'une priva-
tion peut être conçue effectivement.

Nous le saisissons dans des interventions qui sont
en quelque sorte des interventions de Soutien, des in-
terventions de psychothérapie comme celle par exemple que
je vous évoquais rapidement à propos de la petite fille
qui était aux mains d'une élève d'Anna Freud, et qui avait
cette énoncée de phobie à propos de l'expérience qu'elle

↓ ?
"S"
↓
MC
↓
GT.

Manque p. 12

(du moment de la chaîne :
cf. insertion de autres scènes.)

Exposé du cas?

Enfin: p15: un paradoxe: la [justification]
devrait être + grande puisque vraie, etc. — or
le contraire, etc.

[Cf. Remarque Portalis?]

avait d'être effectivement privées de quelque chose, dans des conditions différentes de celle à laquelle l'enfant se trouvait contrainte, et dont je vous ai montré que ce n'est pas du tout dans cette expérience que gît vraiment le ressort du déplacement nécessaire de la phobie, mais bien dans le fait, non pas qu'elle n'ait pas ce phallus, mais que sa mère ne pouvait pas le lui donner, et bien plus encore qu'elle ne pouvait pas le lui donner parce qu'elle ne l'avait pas elle-même.

L'intervention que fait la psychotérapeute qui consiste à lui dire - et elle a bien raison - que toutes les femmes sont comme ça, peut laisser penser qu'il s'agit d'une réduction au réel. Ce n'est pas une réduction au réel parce que l'enfant sait très bien qu'elle n'a pas de phallus, elle lui apprend que c'est la règle, c'est en tant qu'elle le fait passer sur le plan symbolique de la loi qu'elle intervient d'une façon qui en effet se discute du point de vue de l'efficacité, car à la vérité elle ne fait que s'interroger sur le fait que son intervention a pu être efficace ou pas dans une certaine réduction de la phobie. A ce moment là il est clair qu'elle n'est efficace que d'une façon extrêmement momentanée, et que la phobie repart de plus belle; elle ne se résout que lorsque l'enfant aura été réintégrée dans une famille complète, c'est-à-dire au moment où en principe sa frus-

Suite du
Cas

tration devrait lui apparaître encore plus grande que
précédemment, puisque la voici confrontée avec un beau-
père, c'est-à-dire avec un mâle qui entre dans le jeu
de la famille, sa mère étant jusque là veuve, et avec un
grand frère. Seulement à ce moment là la phobie se trou-
ve réduite parce que littéralement elle n'en a plus be-
soin pour suppléer à cette absence dans le circuit sym-
bolique, de tout élément proprement phalloforme, c'est-
à-dire des mâles.

cf. phobie
Z

F

Le point essentiel de ces remarques critiques sur
l'usage que nous faisons du terme de frustration, - qui
bien entendu est d'une certaine façon légitimé par le
fait que ce qui est essentiellement dans cette dialecti-
que, c'est plus le manque à l'objet que l'objet lui-même;
d'une certaine façon la frustration répond fort bien en
apparence à une notion conceptuelle, - porte sur l'ins-
tabilité de la dialectique même de la frustration. Fru-
stration n'est pas privation ; pourquoi ? La frustration
est quelque chose dont vous êtes privé par quelqu'un
d'autre dont vous pouviez justement attendre ce que vous
lui demandiez ; ce qui est en jeu dans la frustration,
c'est quelque chose qui est moins l'objet que l'amour de
qui peut vous faire ce don, si cela vous est donné ; l'ob-
jet de la frustration c'est moins l'objet que le don.

Nous nous trouvons là à l'origine d'une dialectique

qui est l'écart symbolique, elle-même d'ailleurs à chaque
 instant évanouissante puisque ce don est un don qui n'est
 encore apporté que comme dans une certaine gratuité, le
 don vient de l'autre ; ce qu'il y a derrière l'autre, à
 savoir toute la chaîne en raison de quoi vous vient ce
 don, est encore inaperçu, et ce sera à partir du moment
 où c'est aperçu, que le sujet s'apercevra que le don est
 bien plus complet que cela n'apparaît d'abord, à savoir
 que ça intéresse toute la chaîne humaine. Mais au départ
 de la dialectique de la frustration il n'y a que cela,
 cette confrontation avec l'autre, ce don qui surgit, mais
 qui, s'il est apporté comme don, fait évanouir l'objet
 lui-même en tant qu'objet. / Si en d'autres termes, la de-
 mande était exaucée, l'objet passerait au second plan,
 par contre ^{si} la demande n'est pas exaucée, l'objet aussi
 dans ce cas là s'évanouit et change de signification. / Si
 vous voulez soutenir le mot frustration - car il y a frus-
 tration si le sujet entre dans la revendication que ce
 terme implique - c'est en faisant intervenir l'objet com-
 me quelque chose qui était exigible en droit, qui était
 déjà de ses appartenances ; l'objet à ce moment rentre
 dans ce qu'on pourrait appeler l'ère ^{aire} narcissique des ap-
 partenances du sujet. Dans les deux cas, quoiqu'il arrive,
 le moment de la frustration est un moment évanouissant
 qui débouche sur quelque chose qui nous projette dans un

autre plan que le plan du pur et simple désir : la demande en quelque sorte a quelque chose que l'expérience humaine connaît bien, c'est qu'elle a en elle-même quelque chose qui fait qu'elle ne peut jamais comme telle, véritablement être exaucée. Exaucée ou non, elle s'anihile, s'annéantit à l'étape suivante, et elle^{se} projette tout de suite sur autre chose; ou sur l'articulation de la chaîne des dons, ou sur ce quelque chose de fermé et d'absolument inextinguible qui s'appelle le narcissisme, et grâce à quoi l'objet pour le sujet est à la fois quelque chose qui est lui et qui n'est pas lui, dont il ne peut jamais se satisfaire, précisément en ce sens que c'est lui et que ce n'est pas lui à la fois. C'est uniquement pour autant que la frustration entre dans une dialectique qui en la légalisant, lui donne aussi cette dimension de la gratuité, la situe quelque part, que peut s'établir aussi cet ordre symbolisé du réel où le sujet peut instaurer par exemple comme existantes et admises, certaines privations permanentes.

Ceci est quelque chose, qui, d'être méconnu, introduit toutes espèces de façons de reconstruire ce qui nous est donné dans l'expérience comme effet lié au fondamental Manque d'objet, qui introduit toute une série d'impasses toujours liées à l'idée de vouloir déduire à partir du désir considéré comme un élément pur de l'individu,

du désir avec ce qu'il entraîne comme contre-coup dans sa satisfaction, comme sa déception, de vouloir appartenir, de reconstruire toute la chaîne de l'expérience qui ne peut littéralement s'élaborer, se concevoir que si nous posons d'abord en principe que rien ne s'articule, que rien ne peut s'échaffauder dans l'expérience si nous ne posons pas comme antérieur le fait que rien ne s'instaure, ne se constitue comme conflit proprement analysable, si ce n'est à partir du moment où le sujet entre dans l'ordre légal, dans l'ordre symbolique, entre dans un ordre qui est ordre de symbole, chaîne symbolique autre que la dette symbolique, d'est uniquement à partir de cette entrée dans quelque chose qui est préexistant à tout ce qui arrive au sujet, à toute espèce d'évènement ou de déception, c'est à partir de ce moment là que tout ce par quoi il l'aborde, à savoir son vécu, son expérience, cette chose confuse qui est là avant, qu'elle s'ordonne, s'articule, prend son sens, et seulement comme telle peut être analysée.

11
ad
✓
Nous ne pouvons nulle part mieux entrer naïvement dans ces références, on ne peut nulle part mieux vous faire voir le bien-fondé de ce rappel - qui ne devrait être qu'un rappel - qu'à partir de quelques textes de Freud lui-même. Hier soir quelques-uns ont parlé d'un certain côté incertain, quelquefois paradoxalement sauvage de quelques textes,

ils ont même parlé d'éléments d'aventure, ou encore on a même dit de diplomatie - on ne voit d'ailleurs pas appar-
quoi. C'est pourquoi je vous en ai choisi un des plus trou-
blants, je dirais presque des plus troublants, mais il est
concevable qu'il puisse apparaître comme vraiment archai-
que, voire démodé.



Il s'agit d'une psycho-génèse d'un cas d'homosexua-
lité féminine. Je voudrais simplement vous en rappeler
les articulations essentielles : il s'agit d'une fille
d'une bonne famille de Vienne, et pour une bonne famille
c'était franchir un assez grand pas que d'envoyer quel-
qu'un chez Freud, cela se passe en 1920. C'est que quel-
que chose de très singulier était arrivé, c'est-à-dire que
la fille de la maison, 18 ans, belle, intelligente, classe
sociale très élevée, est un objet de souci pour ses parents
parce qu'elle court après une personne qu'on appelle une
dame du monde, de dix ans son aînée, et dont il est pré-
cisé par toutes sortes de détails qui nous sont donnés
par la famille, que cette dame du monde est peut-être d'un
monde qu'on pourrait qualifier de demi-monde dans le clas-
sement régnant à ce moment là à Vienne, et considéré com-
me respectable. La sorte d'attachement dont tout révèle
à mesure que les événements s'avancent, qu'il est vérita-
blement passionnel, qui l'attache à cette dame, est quel-
que chose qui la met dans des rapports assez pénibles avec

sa famille. Nous apprenons par la suite que ces rapports assez pénibles ne sont pas étrangers à l'instauration de toute la situation, pour tout dire le fait que ce rende le père absolument enragé, est certainement un motif, sembla-t-il, pour lequel la jeune fille d'une certaine façon, non pas soutient cette passion, mais la mène, je veux dire l'espèce de défi tranquille avec lequel elle poursuit ses assiduités auprès de la dame en question, ses attentes dans la rue, la façon dont elle affiche partiellement son affaire, sans en faire étalage, tout cela suffit pour que ses parents n'en ignorent rien, et tout spécialement son père. On nous indique aussi que la mère n'est pas quelqu'un absolument de tout repos, elle a été névrosée, et elle ne prend pas cela tellement mal, en tout cas pas tellement au sérieux.

On vient demander à Freud d'arranger cela, et il remarque fort pertinemment les difficultés de l'instauration d'un traitement quand il s'agit de satisfaire aux exigences de l'entourage. Freud fait très justement remarquer que l'on ne fait pas une analyse sur commande. A la vérité ceci ne fait qu'introduire à quelque chose d'encore plus extraordinaire, et qui va dans un sens qui est bien celui qui nous fera paraître ^{les} des considérations de Freud vis-à-vis de l'analyse elle-même qui à certains paraîtra bien du passé, à savoir ce que Freud nous dit pour expli-

quer que son analyse n'a pas été à son terme, qu'elle lui
a permis de voir très très loin, et c'est pour cela qu'il
nous en fait part, mais qu'assurément elle ne lui a pas
permis de changer grand'chose au destin de cette jeune fille.
Et pour l'expliquer il introduit cette idée qui n'est pas
sans fondement, bien qu'elle paraisse désuète, c'est une
idée schématique qui doit plutôt nous inciter à revenir
sur certaines données premières, qu'à nous ^[puisse] trouver plus
maniables, à savoir qu'il y a deux étapes dans une ana-
lyse : la première étant en quelque sorte le ramassage de
tout ce qu'on peut savoir, ensuite ^{on} en va faire fléchir
les résistances qui tiennent encore parfaitement, || où le
sujet sait déjà beaucoup de choses ; et la comparaison
qu'il introduit là n'est pas une des moins stupéfiantes :
il compare cela au rassemblement des bagages avant un voya-
ge, qui est toujours une chose assez compliquée, puis il
s'agit de s'embarquer et de parcourir le chemin. Cette
référence chez quelqu'un qui a une phobie des chemins de
fer et des voyages, est tout de même assez piquante. Mais
ce qui est bien plus énorme encore, c'est que pendant tout
ce temps là il a le sentiment qu'effectivement rien ne
se perd ; par contre il voit très bien ce qui s'est passé
et il met en relief un certain nombre d'étapes, il voit
bien que dans l'enfance il y a eu quelque chose qui semble ne
s'être pas passé tout seul au moment où de ses deux frères

[moment
S.E.]

elle a pu appréhender le projet de l'aîné, précisément la différence qui la faisait elle, consister en quelque chose qui n'avait pas l'objet essentiellement désirable, l'objet fatigant, et ça ne s'est pas passé tout seul, l'un de ces deux frères lui est plus jeune. Néanmoins jusque-là, nous dit-il, la jeune fille n'a jamais été une névrosée, aucun symptôme hystérique n'a été apporté à l'analyse, rien dans l'histoire infantile n'est notable du point de vue des conséquences pathologiques, et c'est bien pour cela qu'il est frappant dans ce cas - au moins clinique-ment - de voir éclore aussi tardivement le déclenchement d'une attitude qui paraît à tous franchement anormale, et qui est celle de cette position singulière qu'elle occupe vis-à-vis de cette femme un tant soit peu décriée, et à laquelle elle ^Marque cet attachement passionné qui la fait aboutir à cet éclat qui l'a amenée à la consultation de Freud, car s'il a fallu en venir à s'en remettre à Freud, c'est qu'il s'était produit quelque chose de marquant, à savoir qu'avec ce ^{doux} flirt que la jeune fille faisait avec le danger, c'est-à-dire qu'elle allait quand même se promener avec la dame presque sous les fenêtres de sa propre maison, un jour le père sort, voit cela, et se trouvant en face d'autres personnes, leur jette un regard flamant et s'en va. Par contre la dame demande à la jeune fille qui est cette personne.

- C'est papa.

- Il n'a pas l'air content.

La dame prend alors la chose fort mal. Il nous est indiqué que jusque là elle a eu avec la jeune fille une attitude très réservée, voire plus que froide, et qu'assurément elle n'a pas du tout encouragé ses assiduités, qu'elle n'avait pas spécialement de désir d'avoir des complications, et elle lui dit : "Dans ces conditions là on ne se revoit plus". Il y a dans Vienne des espèces de petits chemins de fer de "ceinture", on n'est pas très loin d'un de ces petits ponts, et voilà la fille qui se jette en bas de l'un de ces petits ponts, elle choit, nidercong. Elle se rompt un peu les os, mais s'en tire.

Donc nous dit Freud, jusqu'au moment où est apparu cet attachement, la jeune fille avait eu un développement non seulement normal, mais dont tout faisait penser qu'il s'orientait très bien : ne s'avaisait-elle pas à 13 ou 14 ans, quelque chose qui faisait espérer le développement le plus sympathique dans l'orientation de la vocation féminine, celle de la maternité ? Elle pouponnait un petit garçon des amis des parents ; et tout d'un coup cette sorte d'amour maternel qui semblait en faire d'avance le modèle des mères, s'arrête subitement, et c'est à ce moment là, nous dit Freud, qu'elle commence à fréquenter - car l'aventure dont il s'agit n'est pas la première -

des femmes qu'il qualifie de déjà mûres, c'est-à-dire des
sortes de substituts maternels d'abord, semble-t-il, tout
de même ce schéma ne vaut pas tellement pour la dernière
personne, celle qui vraiment a incarné l'aventure dramati-
que au cours de laquelle va tourner le déclenchement
de l'analyse, et également la problématique d'une homo-
sexualité déclarée, car le sujet déclare à Freud qu'il
n'est pas question pour elle d'abandonner quoique ce soit
de ses prétentions, ni de son choix objectal. Elle fera
tout ce qu'il faudra pour tromper sa famille, mais elle
continuera à assurer ses liens avec la personne pour la-
quelle elle est loin d'avoir perdu le goût, et qui s'est
trouvée assez émue par cette extraordinaire marque de
dévotion pour être devenue beaucoup plus traitable pour
elle depuis.

Cette relation donc déclarée, maintenue par le sujet, est
quelque chose à propos de quoi Freud nous apporte de
très frappantes remarques. Il y en a auxquelles il donne
valeur de sanction, soit explicative de ce qui s'est passé
avant le traitement, par exemple la tentative de suicide,
soit explicative de son échec à lui. Les premières paraissent
très pertinentes ; les secondes aussi, peut-être pas
tout à fait comme il l'entend lui-même, mais c'est le pro-
pre des observations de Freud de nous laisser toujours
beaucoup de clarté extraordinaire, même sur les choses.

qui l'ont en quelque sorte lui-même dépassé ; je fais allusion à l'observation de Dora où Freud y a vu clair ultérieurement, il était intervenu auprès de Dora alors qu'il reconnaissait l'orientation de sa question vers son propre sexe, à savoir l'homosexualité de Dora. Ici on constate une méconnaissance d'un ordre analogue, mais beaucoup plus instructif parce que beaucoup plus profond. Puis il y a aussi des choses qu'il nous dit, et dont il ne tire qu'un parti incomplet, et qui ne sont certainement pas les moins intéressantes sur le sujet de ce dont il s'agit dans cette tentative de suicide, qui en quelque sorte se couronne dans un acte significatif, une crise dont on ne peut certainement pas dire que le sujet n'est pas intimement lié à la montée de la tension, juste au moment où le conflit éclate et arrive à une catastrophe.

Il nous explique ceci de la manière suivante : c'est dans le registre d'une orientation en quelque sorte normale vers un désir d'avoir un enfant du père, qu'il faut concevoir la crise originaire qui a fait s'engager ce sujet dans quelque chose qui va strictement à l'opposé, puisqu'il nous est indiqué qu'il y a eu un véritable renversement de la position, et Freud essaye de l'articuler.

Il s'agit d'un de ces cas où la déception par l'objet du désir se résume par un renversement complet de la position qui est identification à cet objet, et qui de ce fait -

Freud l'articule exactement dans une note - écrivain -
 une régression au narcissisme. Quand je fais la dialectique
 du narcissisme, essentiellement ce rapport moi-même
 autre, je ne fais absolument rien d'autre que de mettre
 en évidence ce qui est implicite dans toutes les façons
 dont Freud s'exprime.

Quelle est donc cette déception, le moment vers la
 quinzième année où le sujet, engagé dans la voie d'une
 prise de possession de cet objet imaginaire, de cet en-
 fant imaginaire - elle s'en occupe assez pour que ça
 fasse une date dans les antécédents du patient - opère ce
 renversement ? A ce moment là sa mère a réellement un en-
 fant du père, autrement dit la patiente fait l'acqui-
 sition d'un troisième frère. Voici donc le point clé, le
 caractère également en apparence exceptionnel de cette
 observation, à la suite de quelque chose qui s'est passé.
 Il s'agit maintenant de voir où cela s'interprêtera le
 mieux, parce qu'enfin ce n'est pas banal non plus qu'il
 résulte de l'intervention d'un petit ^{tard venu.} parvenu comme celui-
 là, un retournement profond de l'orientation sexuelle
 d'un sujet. C'est donc à ce moment là que la fille change
 de position, et il s'agit de savoir ce qui arrive.

Freud nous le dit : c'est quelque chose qu'il faut
 considérer comme assurément réactionnel ; le terme d'ail-
 leurs n'est pas dans le texte, mais il est impliqué puis-

25
1926
du père continue de supposer que le ressentiment de l'enfant
du père continue de jouer. C'est là le rôle majeur, une
cheville dans la situation, celle qui explique toute la
façon dont l'aventure est menée : elle est nettement agres-
sive à l'endroit du père, et il ne s'agirait, dans la ten-
tative de suicide à la suite de la déception produite par
le fait que l'objet de son attachement homologue en quel-
que sorte, la contrecarre, que de la contre-agressivité
du père, d'un retournement de cette agression sur le su-
jet lui-même, combiné avec quelque chose, nous dit Freud,
qui satisfait symboliquement ce dont il s'agit, à savoir que
par une sorte de précipitation, de réduction au niveau
des objets véritablement en jeu, une sorte d'effondrement
de toute la situation sur ses données primitives quand la
fille "nidercome", choit au bas de ce petit pont, elle
fait un acte symbolique qui n'est pas autre chose que le
"Niderkommen" d'un enfant dans l'accouchement, c'est le
terme employé en allemand pour dire qu'on est mis bas. Il
y a là quelque chose qui nous ramène au sens dernier et
originaire d'une structure de la situation.

"acte"

 Dans le deuxième ordre de remarques que nous fait
Freud, il s'agit d'expliquer en quoi la situation a été
sans issue à l'intérieur du traitement, et il nous le
dit : c'est pour autant que la résistance n'a pas été
vaincue, que tout ce qu'on a pu lui dire n'a jamais fait

que l'intéresser énormément, sans qu'elle abandonne ses positions dernières, à savoir qu'elle a maintenu tout cela, comme on dirait aujourd'hui, sur le plan d'un intérêt intellectuel. Il compare la personne dans ses réactions à peu près à la dame à qui on montre des objets divers, et qui à travers son face à main dit : "comme c'est joli !" C'est là une métaphore. Il dit que néanmoins on ne peut pas dire qu'il y ait eu absence de tout transfert, et il dénote cette présence du transfert avec une très grande perspicacité dans quelque chose qui est

✕ les rêves de la patiente, rêves qui en eux-mêmes se parallèlent aux déclarations, même non ambiguës, que la patiente lui fait de sa détermination de ne rien changer à ses comportements à l'endroit de la dame, annonçant tout un reflourissement étonnant de l'orientation la plus sympathique, à savoir de la venue de quelque beau et satisfaisant époux, non moins que l'attente de l'avènement d'un objet, fruit de cet amour, bref quelque chose de tellement presque forcé dans le caractère idyllique de cet époux^{est} annoncé par le rêve aux efforts entrepris en commun, que quiconque ne serait pas Freud s'y serait trompé, on aurait pris les plus grands espoirs. Freud ne s'y trompe pas, il y voit un transfert dans le sens où c'est la doublure de cette espèce de contre-lourre qu'elle a mené le jeu en réponse à la déception, car assurément

avec le père elle n'a pas été uniquement agressive et provocante, elle a fait aussi des concessions; il s'agit fait seulement de montrer au père qu'elle le trompait.

Et Freud reconnaît qu'il s'agit de quelque chose d'analogue, et que c'est là la signification transférentielle de ces rêves : il s'agit de reproduire avec lui, Freud, la position fondamentale de jeu cruel qu'elle a mené avec le père.

Ici nous ne pouvons pas nous enfoncer dans cette espèce de relativité foncière dont elle est l'essentiel de ce qui est de la formation symbolique, je veux dire pour autant que c'est la ligne fondamentale de ce qui constitue pour nous le champ de l'inconscient. C'est ce que Freud exprime d'une façon très juste, et qui n'a que le tort d'être un peu trop accentué ; il nous dit :

"Je crois que l'intention de m'induire en erreur était un des éléments formateur de ce rêve. C'était aussi une tentative de gagner mon intérêt et ma bonne disposition, probablement pour plus tard me désillusionner d'autant plus profondément".

Ici le point apparaît de cette intention imputée au sujet A' au avenir dans cette position de la captive, de le prendre, lui, dit Freud, pour le faire tomber de plus haut, pour le faire choir d'autant plus haut qu'il est juste le quelque chose ou en quelque sorte lui-même,

est-on dit, est fait dans la situation, comme il
paraît absolument pas d'eux à entendre l'accent de cet

te phrase, qu'il y a ce que nous appelons une action cont-
tre-transférentielle. Il est juste que le rêve soit trou-
peur, et il ^{me} va rétorquer que cela, tout de suite, après il
va entrer dans la discussion à proprement parler de ce
qu'il est passionnant de trouver sous sa plume, à savoir
que la manifestation typique de l'inconscient peut être
une manifestation trompeuse, car il est certainement vrai
qu'il entend d'avance les objections qu'elle va lui faire.
Si l'inconscient aussi nous ment, alors à quoi nous fier ?

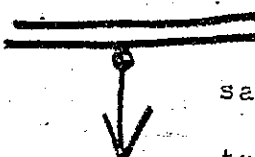
Que vont lui dire ses disciples ? Il va leur faire une
longue explication, d'ailleurs un tant soit peu tenden-
cieuse, pour leur expliquer que ça ne contredit en fin
de compte en rien, pour leur montrer comment ça peut arri-
ver, Il n'en reste pas moins que le fond, ce qui nous est
mis là au premier plan par Freud en 1920, c'est exacte-
ment ce qui est l'essentiel de ce qui est dans l'incons-
cient, c'est ce rapport du sujet à l'autre comme tel,
qui implique très précisément à sa base la possibilité de
[Pas tromperie] l'accomplir à ce niveau, Nous sommes dans l'ordre du pen-
sage et de la vérité.

Mais si ceci est très bien vu par Freud, il semble
qu'il lui échappe que c'est un vrai transfert, à savoir
que c'est dans l'interprétation de désir de tromper que

la voie est ouverte, au lieu de prouder cela par quelque chose qui est - disons les choses d'une façon un peu grosse - dirigé contre lui, car il a souffert lui-même, il a fait cette phrase de plus : "c'est aussi une tentative de m'embobiner, de me captiver, de faire que je le trouve très jolie", et elle doit être ravissante cette jeune fille, pour que comme pour Dora il ne soit pas complètement libre dans cette affaire, et ce qu'il veut éviter c'est justement qu'il affirme qu'il lui est promis le pire, c'est-à-dire quelque chose où il se sentira lui-même désillusionné, c'est-à-dire qu'il est tout prêt à se faire des illusions. A se mettre en garde contre ces illusions, déjà il est entré dans le jeu, il réalise le jeu imaginaire, à partir de ce moment là il le fait devenir réel puisqu'il est dedans, et d'ailleurs ça ne rate pas car dans la façon dont il interprète la chose, il dit à la jeune fille que son intention à elle est bien de le tromper comme elle a coutume de tromper son père, c'est-à-dire qu'il coupe court tout de suite à ce qu'il a réalisé comme le rapport imaginaire, et d'une certaine façon son contre-transfert là aurait pu servir, à condition que ce ne fût pas un contre-transfert, à condition que lui-même n'y croit^e pas, c'est-à-dire qu'il n'y soit pas ; dans la mesure où il y est et où il interprète trop précocement, il fait rentrer dans le réel ce désir de la fille qui

il est qu'un désir, qui n'est pas une intention, le de-
trouper, il lui donne corps, il opère avec elle exacte-
ment comme la personne intervenue avec la petite fille,
comme une statue, et comme la chose symbolique qui est au
cœur de ce que je vous explique quand je vous parle de
ce glissement dans l'imaginaire qui vient beaucoup plus
qu'un piège, une plaie, ^{la} à partir du moment où il s'est ins-
tauré en quelque sorte en doctrine - là nous en voyons un
exemple limite, transparent, - nous ne pouvons pas le mé-
connaître, il est dans le texte, c'est pour autant qu'avec
son interprétation à ce moment là Freud fait éclater le
conflit, lui donne corps, alors que justement comme il
le sent lui-même, c'est de cela qu'il s'agissait, de ré-
véler ce [discours menteur] qui est là dans l'inconscient.
En effet il ne s'agit pas d'autre chose.

Au lieu de cela, Freud sépare en voulant réunir : il
lui dit que tout cela est fait contre lui, et en effet
le traitement ne va pas beaucoup plus loin, c'est-à-dire
qu'il est interrompu.

 Mais il y a quelque chose de beaucoup plus intéres-
sant qui est accentué par Freud, mais qui n'est pas in-
terprété par lui, c'est ceci qui est absolument énorme
et qui ne lui a pas échappé : c'est la nature de la pas-
sion de la jeune fille pour la personne dont il s'agit :
ce n'est pas une relation homosexuelle comme les autres,

- 31 -

le propre des relations homosexuelles ont été présentés
exactement toute la variété, et peut-être même quelques
autres des variations hétérosexuelles ; or ce que Freud
souligne d'une façon absolument admirable, c'est ce qu'il
appelle ce choix objectal du type proprement ^{masculin} ~~hétérosexuel~~
et quand il explique ce qu'il veut nous dire par là, il
l'articule d'une façon qui a un relief extraordinaire, litté-
ralement, c'est l'amour platonique dans ce qu'il a de
plus exalté, c'est quelque chose qui ne demande aucune
autre satisfaction que le service de la dame. C'est vrai-
ment "l'amour sacré" si on peut dire, ou l'amour courtois
dans ce qu'il a de plus dévotieux. Il y ajoute quelques
mots comme ~~amour~~ ^{exalté}, qui a un sens très particulier dans
l'histoire culturelle de l'Allemagne, c'est cette exalta-
tion qui est au fond de la relation à proprement parler.
Bref, il nous dresse quelque chose qui situe ce rapport
amoureux au haut degré de la relation amoureuse symboli-
sée, posée comme service, comme institution, comme réfé-
rence, et pas simplement comme quelque chose de subi,
comme quelque chose qui est une attirance ou un besoin,
c'est quelque chose qui en soi, non seulement se passe
de satisfactions, mais vise très précisément cette non-
satisfaction. C'est l'institution du manque dans la rela-
tion à l'objet comme étant l'ordre même dans lequel un
amour idéal peut s'épanouir.

L. Febvre

Ne voyez-vous pas alors qu'il y a là une situation
 qui conjoint en une sorte de nœud ? Les trois étages de
 ce que j'appelle le nœud. Sentir dans ce nœud est au
 nœud de tout le processus qui va s'y trouver, faisons de la
frustration au symptôme, si vous voulez bien prendre le
 mot symptôme à l'équivalent, puisque nous sommes en train
 de l'interroger, de l'énigme. Voilà comment va venir
 s'articuler le problème de cette situation exceptionnelle,
 mais qui n'a d'intérêt que d'être prise dans un registre
 qui est le sien, à savoir qu'elle est exceptionnelle par-
 cé qu'elle est particulière.

Nous avons la référence vécue d'une façon innocente,
 à l'objet imaginaire : cet enfant que l'interprétation
 nous permet de concevoir comme un enfant reçu du père. On
 nous l'a déjà dit, les homosexuelles, contrairement à ce
 qu'on pourrait croire, sont celles qui ont fait à un mo-
 ment une très forte fixation paternelle. Que se passe-t-il ?
 Pourquoi y a-t-il vraiment crise ? C'est parce qu'inter-
 vient à ce moment là l'objet réel, un enfant donné par
 le père, c'est vrai, mais justement à quelqu'un d'autre,
 et à la personne qui lui est la plus proche. A ce moment
 se produit un véritable renversement ; on nous en expli-
 que le mécanisme. Je crois qu'il est de haute importance
 de voir que dans ce cas ce quelque chose était déjà ins-
 titué sur le plan symbolique, car c'est sur le plan syn-

bolique qu'elle se satisfaisait de cet enfant comme d'un enfant qui lui était donné par le père, soit par la présence de cet objet réel ramené pour un instant au plan de la frustration, il ne s'agit plus de quelque chose dont elle se satisfaisait dans l'imaginaire, c'est-à-dire de quelque chose qui la soutenait déjà dans le rapport entre femmes, avec toute l'institution de la présence paternelle comme telle, comme étant le père par excellence, le père fondamental, le père que sera toujours pour elle toute espèce d'homme qui lui donnera un enfant. Voici quelque chose qui pour un instant la ramène au plan de la frustration parce que l'objet est là pour un instant, réel, et qu'il est matérialisé par le fait, que c'est sa mère qui l'a à côté d'elle.

Qu'y a-t-il de plus important à ce moment là, est-ce uniquement cette sorte de retournement qui fait qu'à ce moment là elle s'identifie au père ? Il est entendu que ça a joué son rôle. Est-ce qu'elle devient elle-même cette sorte d'enfant latent qui va en effet pouvoir "nederkomen" ^{en} quand la crise sera arrivée à son terme ? Et je pense que l'on pourrait peut-être savoir au bout de combien de mois cela est arrivé si on avait les dates, comme pour Dora. Ce qui est plus important encore, c'est que ce qui est désiré est quelque chose qui est en-dell de cette femme, cet amour qu'elle lui veut c'est quelque

chose

qui est autre qu'elle, cet amour qui vit ~~sur~~ ^{en} et sim-
plement dans l'ordre de ce dévouement, qui porte au ~~au~~
premier degré l'attachement, l'anéantissement du sujet, dans
la [Même?], c'est quelque chose que, et ce n'est pas
pour rien, Freud semble réserver au registre de l'expé-
rience masculine, car en effet c'est à une sorte d'épa-
nouissement institutionnalisé d'une relation culturelle
très élaborée où ces choses sont observées, sont soutenues.
Le passage, la réflexion à ce niveau de la déception fon-
damentale, l'issue que le sujet trouve là, pose la ques-
tion de savoir qu'est-ce qui est, dans ce registre amoureux,
dans la femme, aimé au-delà d'elle-même.

Cela met en cause exactement tout ce qu'il y a de
vraiment fondamental dans les questions qui se rappor-
tent à l'amour dans son achèvement; ce qui est à propre-
ment parler désiré chez elle, c'est justement [ce qui lui
manque], et ce qui lui manque dans cette occasion c'est
le retour à l'objet primordial dont le sujet ^{avait} allait trou-
ver l'équivalent, le substitut imaginaire dans l'enfant,
c'est très précisément le phallus. Ce qui à l'extrême
dans l'amour le plus idéalisé, est cherché dans la femme,
c'est ce qui lui manque, ce qui est cherché au-delà d'elle
c'est le phallus comme objet central de toute l'économie
libidinale.

---:---:---:---